

La fiancée des chutes

Hector Ruiz

Number 153, Spring 2017

Ses plaisirs n'ont pas de remède, et ses joies restent sans espoir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85404ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ruiz, H. (2017). La fiancée des chutes. *Moebius*, (153), 11–14.

LA FIANCÉE DES CHUTES

Hector Ruiz

J'ai toujours pensé que nommer un personnage Marie-Ève serait trop ordinaire, voire insignifiant. Pourtant, ce matin, je suis convaincu qu'elle s'appelait Marie-Ève. Depuis plusieurs années, je songe à son histoire, à ce que je connais de son histoire, aux circonstances de son décès mentionnées dans le journal. Aujourd'hui, je peux transcrire l'image de sa mort. Je vais mieux, maintenant, beaucoup mieux, même si je ressens parfois un malaise lorsque je pense à mon bonheur personnel ; le flux de ma conscience me projette alors une scène de documentaire montrant Albert Camus qui, cigarette au bec, s'avance vers l'écran et s'adresse au spectateur : « Que faites-vous des enfants que l'on enlève en Afrique pour leurs organes ? » Ce matin, je vais bien et je suis excité à l'idée de parler de la mort de Marie-Ève.

Quelques jours après ses noces, Marie-Ève a remis sa robe de mariée et est partie avec une amie photographe à la chute Monte-à-Peine. La séance allait commencer quand un flash de l'appareil l'a surprise ; elle ne s'attendait pas à ça, un flash éclatant en plein après-midi d'été. Sur la berge, elle a perdu pied. Son corps prisonnier de la

robe de mariée a glissé lentement dans l'eau froide de la rivière. Un cri à peine audible s'est échappé de sa bouche, un cri étouffé par le fracas de la chute. Le bouquet est tombé à l'endroit précis où elle se tenait debout un instant auparavant. Ni Marie-Ève ni son amie ne pouvaient croire à l'absurdité de la situation. La photographe et un homme à la retraite qui passait par là ont tenté de la sortir de l'eau, mais le courant et le poids de la robe mouillée ont été les plus forts. La rivière l'a emportée. On pourrait croire qu'elle s'est noyée par vanité, cependant je ne veux présumer de rien.

Ce fait divers erre dans ma mémoire, il traîne d'un coin de ma tête à un autre. Parfois, je l'évoque à la blague avec des amis, parfois j'en parle un peu à mes étudiants en création littéraire. Cette image me hante depuis trop longtemps, je n'avais plus le choix, il fallait la transcrire. Et maintenant que l'image insistante d'une femme dans la rivière – une jeune épouse emportée par le courant, Marie-Ève noyée à cause du poids de sa robe de mariée –, maintenant que cette image a été expulsée de mon esprit, je dois finir le travail et attribuer une signification personnelle à l'image de la mort de Marie-Ève, pour laquelle ma fascination demeure intacte. Je retourne tranquillement cette image vers moi pour observer l'endroit où je me trouve aujourd'hui : la table de travail où je suis, tôt ce matin. Dehors, il fait noir, peu de voitures circulent à cette heure, femme et enfants dorment encore, je vais bien, pour ne pas dire que je suis heureux et ainsi convoquer le malheur ou la malchance. Je suis du côté de la vie, en santé et, à quarante ans, je fais ce que j'aime, ce que j'ai toujours voulu faire, écrire. J'observe davantage cette image pour penser à l'endroit que j'ai laissé derrière moi.

L'été, pour certains étudiants, c'était l'UQAM à Berlin, pour d'autres, c'était les îles grecques. Moi, j'étais étudiant immigrant au bac en études littéraires ; cette précision identitaire peut sembler superflue, mais à l'époque, quand je disais « les heures », on comprenait « les sœurs ». Chaque énonciation me renvoyait à mon étrangeté. Alors, pour moi, étudiant immigrant au bac en études littéraires, l'été, c'était la terrasse du Ritz. Six jours semaine, soixante heures semaine, je renonçais aux vacances et à ma dignité pour ramasser du cash, pour payer mes études, pour ne pas trop m'endetter. Je travaillais comme un bœuf, je fourrais comme un animal, je buvais jusqu'à l'inconscience, j'étais malheureux comme un clou et j'avais juste hâte que l'été s'achève pour retrouver mon humanité, recommencer à lire, à réfléchir et à écrire avec fureur et désespoir.

Ma journée de congé, c'était le lundi. Le dimanche soir, la racaille et les désespérés fréquentent les bars ; le lundi matin, il n'y a personne dans les restaurants ; le lundi midi, la piscine est à moitié vide et le lundi soir, les terrasses sont désertes. Le lundi, c'est le samedi raté des serveuses et serveurs, barmains et barmans. Un lundi, un ami m'a invité à la Chute Monte-à-Peine. C'était comme un début de vacances : serviette et maillot, une douze, des sandwiches d'épicerie, des chips et un peu de route. Arrivés à destination, assis pas trop loin de la rivière, nous avons mangé, bu et fumé. Les bières atténuaient le fracas agressant de la chute et, une fois étendu, les yeux fermés, l'incroyable vrombissement de la chute s'est doucement introduit en moi. À l'intérieur, peurs, rêves, pensées, déceptions et souvenirs étaient brassés, retournés, déplacés et la fatigue, en un mince filet, s'écoulait par les talons. J'ai dormi un peu sous le soleil puissant qui régnait seul dans le ciel.

Nous avons été les derniers à quitter les lieux, nous avons fumé une dernière cigarette au pied des chutes. Mon ami m'a dit que ça nous avait coûté 20 piasses venir ici, mais qu'on avait eu du fun pour 50, que notre joie incalculable fourrait tout le monde. Il a rajouté, un peu pour lui-même, que jamais personne ne nous ferait de cadeau. Quelques jours plus tard, nous avons appris dans *La Presse* la noyade de la mariée de la Chute Monte-à-Peine.

La mariée emportée par le courant de la rivière est l'image de ce qui s'en allait en moi : l'idée d'un amour absolu mais pas l'amour, la croyance en un idéal mais pas la volonté de connaître, les résidus de naïveté mais pas le désir d'être ébloui. J'étais un étudiant immigrant en études littéraires, le courant emportait une mariée et la vanité noyait peut-être un rêve, j'étais sur le bord de la rivière, pauvre, au commencement d'un long deuil, d'un deuil en série qui semblait interminable.

Ce matin, juste après avoir décrit la noyade de Marie-Ève, un vide est apparu tout près de moi, juste là, à côté de moi, presque palpable, presque urgent. L'eau du robinet coulait et dans mes oreilles c'était le fracas d'une chute qui enveloppait de bruine mon corps muet. J'étais ailleurs, j'étais irrité et personne n'aurait pu, n'aurait su me ramener pour me contenter. Harassé par un vide profond, je me suis dit pour essayer de me raisonner, pour vérifier si la connaissance pouvait apporter un soulagement, que c'était un vide ontologique. Seul, debout, grognon, lavant la vaisselle, j'affrontais un vide ontologique et constatais en accrochant la guenille blanche trempée, transparente, à quel point la solitude est irrémédiable malgré toute la joie qui peut nous incomber. À la radio, Jean Leloup avait des instants de lucidité et j'ai eu le courage de m'avouer inconsolable. Heureux et inconsolable.